

Patet à la chasse

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 38

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203657>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

et pousser la moustache de ses garçons tout en vendant du calicot ou des pommes tapées. La fortune est venue. De négociant honnête, on est monté au grade d'honnête rentier, position sociale qui exige l'abandon de certaines habitudes et l'adoption de mœurs un peu nouvelles. D'ailleurs les «demoiselles» ont été élevées à la moderne — gymnase, conservatoire, science et piano, tennis, cake-walk et matchiche — elles trouveront sans doute un mari dans un monde plus raffiné que le monde paternel, il faut donc leur fournir l'occasion de pêcher un époux quelconque. De là les voyages en été, les bals en hiver.

Le bal ce n'est rien, M. Snob joue au binocle tandis que ses filles valsent ou «tapissent», mais le voyage, le séjour de montagne !

Salut, glaciers sublimes,
Vous qui touchez aux cieux,
Nous gravissons vos cimes
Avec un cœur joyeux !...

Pour obéir au *Guide*, que M. Snob considère comme le manuel du voyageur distingué, il s'astreint à un régime d'excursions, d'ascensions, de levers et de couchers de soleil, d'admiration obligatoire et de fatigues aristocratiques. Il souffle, il sue, il maigrit, mais sans se plaindre, souriant autant que possible, soignant ses cors et son lombago et soupirant après l'heure qui sonnera le retour au logis familial. Ces dames s'amuse, ces demoiselles flirtent et lui se console en pensant que, tôt ou tard, ses filles une fois mariées, il lui sera loisible de demeurer en sa maison ou de cultiver ses roses dans un jardin, au bord du lac.

Mais, en attendant cette heure de délivrance, il se soumet aux «exigences de sa position sociale». Il faut aller ici, grimper là, visiter le château de X, escalader les ruines de Z, arpenter le viaduc de K, cueillir l'edelweiss, affronter les tramways, faire de la luge et du sky, se conformer à toutes les coutumes du tourisme, jeter des cailloux dans des «abîmes sans fond», crier son nom à des échos multisonores, se faire mouiller par des cascades célèbres, donner des sous aux petits mendiants qui guettent le «bon monsieur», se laisser marcher sur les pieds par la grosse voisine et s'excuser avec un mot aimable, bref, accepter, par snobisme, toutes les adorables corvées de la vingtième année et des premiers printemps.

Et puis, il y a encore la parties négatives : les choses que l'on voudrait faire et qui «ne sont pas reçues», quoique n'ayant rien d'intéressant ou d'immoral. Ces choses dont ces demoiselles s'offusquent.

— Oh ! papa.
— Y penses-tu !
— Mais ça ne se peut pas.
— Cependant...
— Non, je t'assure. Regarde un peu les Maréchal...

Et comme les Maréchal n'admettent pas les velléités d'indépendance de M. Snob, il doit se soumettre et s'incliner devant la fôdôdorme, ainsi que le voulait Bridoisson. Il se condamne donc à de petits supplices ou se prive d'honnêtes jouissances «pour être correct» et paraître «éduqué», toujours selon les exigences de sa position sociale. Et, au lieu de vivre en paix ses dernières années, il s'impose des chaussures trop étroites, ou une promenade hippique. Si le bon ton l'exige, il s'improvisera chauffeur et s'affublera de lunettes noires.

Tout cela en s'émerveillant, en s'extasiant, en se pâmant, sans d'ailleurs comprendre beaucoup aux beautés dont il se gave par ordonnance de la mode, comme certaines gens se remplissent de tisanes par ordonnance du médecin.

La consigne est d'admirer, dirait Pandore ; et M. Snob admire.

LE PÈRE GRISE.

Patet à la chasse.

TIENS ! David Patet qui s'en va à la chasse ! A cette exclamation, poussée d'une des fenêtres en face de l'épicerie Patet fils, les bonnes gens qui étaient à la rue ou qui prenaient le frais sur le seuil de leurs boutiques, concentrèrent leurs regards sur un petit homme trapu, vêtu d'un affreux drap caca-d'oie et portant en sautoir une gibecière et un fusil à deux coups. C'était bien David Patet. Il avait beau raser les murs et rabattre sur son nez l'aile de son feutre tyrolien, trente-six paires d'yeux le reconnurent d'emblée.

— Ponne jasse ! lui cria Schmidt, le cordonnier.

— Merci, merci, répondit Patet en pressant le pas.

Il se sentait passablement gauche dans son accoutrement de nemrod et il avait hâte de se soustraire à la maligne curiosité du quartier. Un de ses clients crut avoir la berlue en le voyant grimper la rampe du Calvaire de toute la vitesse de ses courtes jambes.

David Patet prit, à la Sallaz, le tram du Châlet-à-Gobet. Dans la voiture crème, il se trouva nez-à-nez avec la grosse madame Blesson, une amie de sa femme.

— J'aurais mieux fait de monter à pied, dit-il en lui-même, elle va m'assassiner de questions. Il ne se trompait pas.

— Je ne vous savais pas chasseur ! fit cette dame.

— Vous me voyez tout aussi étonné que vous, chère madame, de me trouver en cet équipement : je fais aujourd'hui mes premières armes.

— Oh ! un militaire ne doit pas être emprunté !

— Militaire ! mais je n'ai plus touché de fusil depuis l'époque lointaine où le corps des cadets manœuvrait à Beaulieu sous le commandement du colonel Gaulis.

— Et cette chère Eugénie n'est pas inquiète de vous voir courir subitement les aventures cynégétiques ?

— Je ne vous jurerai pas qu'elle soit tout à fait rassurée ; seulement, elle a bien dû se faire une raison, ma bonne petite femme...

— Vous lui avez démontré que chasser valait pour le moins autant que jouer au jass ou au billard ?

— Je ne lui ai rien démontré du tout, attendu que je n'y tiens pas plus qu'elle, à la chasse, et que si je me mêle de troubler les bêtes des bois, c'est sur le conseil de mon médecin.

— Pour maigrir ?

— Hélas ! oui. Or, comme les cures d'eaux produisent sur moi un effet tout opposé et que je ne puis faire du cheval, à cause de mes jambes pas assez longues, ni de l'alpinisme, vu ma propension au vertige, ni du canotage, ne sachant pas nager, il ne me restait que cette maudite chasse.

— Vous n'avez pas trop l'air, en effet, de faire une partie de plaisir.

— Non, je me demande même si je n'aurais pas été plus sage en restant à mon épicerie et en plantant là les bienfaits de la chasse, Siméon et son chien.

— Parlez-vous de M. Siméon, le professeur ?

— De lui-même. C'est un de mes amis, qui est né la carabine à la main et la carnassière en bandoulière. Quand il a su que la Faculté m'expédiait aux trousses des lièvres du Jorat, il n'a plus eu de repos qu'il ne m'eût armé et équipé de pied en cap. Il me rejoindra à l'aube avec Pyrame, son épagneul, et avec les munitions, car ma femme n'a pas voulu que je les porte. Moi, je coucherai au Châlet-à-Gobet, pour être plus dispos demain matin... Mais nous y voici précisément... Adieu, chère madame.

David Patet, après avoir soupé d'assez médiocre appétit, alluma un cigare et fit les cent pas, à la lueur des étoiles, devant la vieille au-

berge. Il baillait à se démantibuler la mâchoire, quand la sommelière vint l'appeler :

— Mme Patet demande Monsieur au téléphone.

— Bien, j'y cours.

Drrrrr... drrrrr... drrrrr !

— C'est toi, chérie ?

—

— Très bien, et toi ?

—

— N'aie pas peur, Madame Barbey fera basiner mon lit.

—

— Non, je préfère la petite camisole que tu m'as faite ; elle est plus légère.

—

— Quel trac tu as, ma pauvre petite ! Mais puisque je te jure que c'est Siméon qui chargera !...

—

— Oui, c'est aussi lui qui a la graisse pour la chaussure... A demain soir, chérie !

La nuit de David Patet fut assez agitée. Il rêva qu'il était poursuivi par un animal prodigieusement féroce, qui avait la queue en panache de Pyrame, les yeux malins de Siméon et la langue de Madame Blesson ; aussi, vit-il, en s'éveillant, qu'il avait lancé sur le plancher de sa chambre, édreton, draps et couverture et qu'il ne lui restait plus, sur le creux de l'estomac, que la bassine, froide maintenant, de Madame Barbey.

— Tu te remettras de ton cauchemar dès que nous battons les buissons, lui dit Siméon en allant le prendre au saut du lit.

Le chocolat du déjeuner avalé, les deux chasseurs gagnèrent, en prenant sous bois, l'extrémité de la combe de Mauvernay, puis un carrefour de chemins herbeux, à deux pas de la lisière de la forêt.

— Bougeons pas et motus ! fit Siméon en mettant un doigt sur sa lèvre ; ça sent le fauve ; par ici.

— Mais mon arme n'est toujours pas chargée ! chuchota Patet.

— C'est juste... Passe-la moi... Je lui fourre deux balles, une dans chaque canon, tu vois, et je rabats les chiens... Maintenant, ouvre l'œil et, quand tu voudras tirer, épaula sans précipitation.

Siméon avait à peine dit ces mots qu'un lièvre traversa le sentier à trente pas en avant. Deux coups partirent à la fois. Le lièvre tomba sur le flanc et Pyrame de rapporter tout aussitôt le cadavre tiède et saignant. C'était un mâle au râble superbe.

— C'est moi qui l'ai eu ! s'écria David Patet, qui ne se sentait pas de joie.

— Si tu en es sûr, prends-le sans lanterner, répondit Siméon, qui n'en était plus à compter ses heureux coups de fusil.

Les deux amis s'enfoncèrent dans les parages solitaires qui s'étendent entre le chalet du Refuge et Froideville, et où alternent les maigres prairies avec les clairières et les sapinières. Bien que Siméon affirmât que la région était bonne, ils n'aperçurent pas même la queue d'un écureuil. Patet suait à grosses gouttes et soufflait comme une petite locomotive.

— Je crève de faim, fit-il en s'affalant sur une souche de sapin ; si nous dînions ? il est midi à l'instant.

Il faillit se fâcher tout rouge en voyant Siméon tirer tranquillement de son sac une petite miche de pain et deux tommes de chèvre.

— De la tomme et du pain pour tout potage, après s'être exterminé durant cinq heures d'horloge à travers les ronces ! tu te moques de moi, Siméon.

— Je te jure que je n'en ai pas la moindre envie. Si je souris, c'est de ta mine déconfite. Mais, gros goulou, on ne fait pas un repas d'ambassadeur quand on a encore toute l'après-midi

à chasser ! Ce soir, nous nous rattraperons, je te le promets.

— Et pour arroser notre poulet de maçon ?

D'un geste, Siméon montra une source qui jaillissait d'un creux moussu, à deux pas de là.

— Comme farce, c'est assez réussi, je te félicite, mais si tu l'imagines, mon cher Siméon, que je me sens l'envie, avec ce régime-là, de sauter de nouveau les troncs et les fossés jusqu'à la nuit, tu t'illusionnes : à mon âge — j'aurai 46 ans à la Saint-Martin, — on ne fait plus de folies de cet acabit-là !

— Alors, tu me lâches et tu regagnes le Chalet-à-Gobet ?

— Je te laisse dans ton désert, oui, Siméon, et je rentre à l'auberge, où je ferai un gentil dîner, où je boirai une bonne bouteille à ta santé et où enfin je trouverai une gentille voiture de tramway qui me ramènera bien vite dans mes pénates.

David Patet exécuta ce programme point par point, si bien qu'à l'heure du souper, il déposait, non sans une pointe d'orgueil, sa gibecière rebondie, sur le comptoir de son magasin.

— Je l'ai eu du premier coup, dit-il à sa femme, tandis que Siméon n'a rien attrapé du tout.

— Ton ami n'est vraiment pas récompensé de ses peines, dit Mme Patet, et elle sourit en songeant que Siméon lui avait juré, pour éviter tout accident, de n'armer le fusil de son mari que de capsules sans projectiles. V. F.

Oh ! chanson.

Oh ! chanson, voix caressante de l'amour
voix sonore de la gaieté, voix harmonieusement plaignive de la douleur, voix légère de la frivolité, voix cinglante de la malice, voix touchante de la pitié, voix argentine du rire, voix puissante et entraînant des passions populaires, docile interprète de tous les sentiments de l'âme humaine, ton règne est de tous les temps. Malheur à qui te profane ; malheur à qui met au service de la vulgarité ton charme subtil et séducteur.

Lentement, les heures s'en vont,
C'est la nuit,
La nuit douce et bonne ;
La nuit clémence, aux vagabonds ;
C'est la nuit douce, la nuit bonne.
Pour dormir,
Il ne faut pas rêver d'amour,
Pour dormir.
Enfant belle,
Ton cœur palpite comme une aile.
Pour dormir
Il ne faut pas avoir le cœur lourd
De désir ;
Pour dormir.

C'est ici la première strophe d'une « sérénade » de Pierre Alin, artiste et chansonnier de chez nous, bien connu des lecteurs du *Conteur* et des Lausannois, qui eurent la primeur de son talent.

Les premières chansons de Pierre Alin, publiées à Lausanne et à Milan, conquièrent d'emblée la faveur des amateurs des choses originales et délicates. Pierre Alin, qui est un sensitif, chante comme il sent, indocile parfois aux règles établies et à la tradition. Cette indocilité est tout gain pour le caractère très personnel de ses chansons, et l'élégance, ni le charme de la forme n'y perdent rien.

Xavier Privat, le fin chansonnier parisien, disait récemment de Pierre Alin, dont il eut occasion d'ouïr les chansons, que « le succès lui devait sourire ». Il lui sourit.

La sérénade dont nous avons donné plus haut une strophe, fait partie des « *Six chansons douces* » que viennent d'éditer MM. Foëtisch frères.

Onna vôtâ.

SALUT, Abram, iô dau diabblo va-to dinse
que te t'ê lave l'ê man et lo mor. Va-to à la
vela ?

— Bin su que na, Samuliet, on a rein à fêre
pè clli Lozena la demeindze ; vu m'ê revoudre
on bocon po allâ votâ.

— Quinna vota lài a-te dza voua ?

— L'ê rappoo à l'absinthe po savâ se faut on-
cora ein veindre dein l'ê cabaret.

— Ah ! l'ê voua qu'on vote po cein. I'ê fan de
lâi allâ assebin. T'ê que te sâ adi tot, quemet
crâi-to que faille votâ po bin fêre ? M'ê, n'ê pas
z'u lesi de suivre l'ê papâ, i'ê z'u ma modze que
l'a fê lo vî et ion de m'ê caïon que m'a baillî m'ê
de couson que mon recor.

— Eh bin ! Samuliet, se t'î po l'absinthe te
vote na.

— Quemet ! faut dere na se on la vâo et oï
s'on n'êin vâo rein ? l'ari cru tot justo lo con-
tréro. L'ê onna vota à la betetiula. — T'êin vâo ?
— Na ! — T'êin vâo rein ? — Oï. T'ê rondzâi ein
avoué. Porquie fan-te dinse l'ê z'affêre ?

— L'ê d'efceilo de cein t'ê espiliquâ bin adràî.
Crâio que l'ê po cein que quand on a trâo bu de
cilli l'absinthe on vâi tot à la betetiula assebin.

— Adan, Abram, fau-te votâ oï ?

— Diabe lo mot, que t'êin s'ê ! Justameint vo-
liâvo allâ demandâ âo syndiquo. A mon idée,
on porrà quasu votâ contre, cein faré veindre
m'ê de vin. Mâ, tot parâi, l'arant du baillî la per-
mechon de pouâi veindre oncora cll'absinthe la
demeindze matin, d'èvant midzo.

— L'ê veré, m'ê seimblie assebin que porrant
la d'efèindre la senanna ; ma po la demeindze,
su d'accoco avoué t'ê, omète no betâ de niveau
avoué l'ê vatse po lo recor sti an qu'on è d'obedzi
de rein lau z'êin baillî que l'ê demeindze de cou-
menion. L'arant du fêre dinse po l'absinthe, na
pas la d'èguenautsi tot dau mîmo iadzo.

— Aô fin ! s'ê faut pas épouâir, on bâirà dau
vin à la pllièce. Crâio que trâi d'ècis d'èrrâi l'ê
t'ê fa atant de bin que cll'igue troblâie, que
l'ê quemet lo bâiro âo vî.

— Vâi-ma se p'ê la suite ie vegnant à no d'ôuta
assebin lo vin ?

— Oh ! p'ê cein, Samuliet, lài a rein à risquâ.
On è Vaudois et se jamais no fasant djonâ
nourâ trâi verro, te verri ! on farâi quemet ein
45, onna revolutchon.

Et pu que lài âodrî assebin, câ, po m'ê, s'on
m'ê remouâve m'ê gotette, crâio adi que porri
ein parti.

— On lau derâi adan à eliau conseilâ que
fant l'ê lois quemet Djan de Gauze que l'avâi
mau à n'ôn get. L'êtâi z'u à la consurta vè on
mâidzo de p'ê Lozena que lài fâ : Djan de Gauze,
vo bâide trau, l'ê po cein que voutron get l'ê
tot rodzo ; vo faut arretâ de bâire, sein quie l'ê
fotu. — Arretâ-vâi on momeint ! lài repond
Djan de Gauze, se botso lo bâire, l'ê su que
l'êin parto. Rava po mon get, mille dieux ; vu
pas po onna sacré fenîtra laissi veni avau tot
l'ottô. — Et l'ê parti ein faseint lo poeing au
mâidzo.

— Respect por li. Ora allein bâire on verro
d'èvant de votâ.

MARC A LOUIS.

Ce qui s'en va.

FIN

LE jour des Trépassés (2 novembre), à 4 h.
du matin, le guet annonçait l'arrivée de la fête
en disant :

Réveillez-vous, priez, pensez ;
Voilà le jour des Trépassés,
J'annonce encore, et c'est assez :
Quatre heur's, quatre !...

Du reste, bien souvent à minuit, en dehors de
cette fête, on priait pour les trépassés, ou du moins
le guet invitait les fidèles à le faire, à preuve ce
couplet de Charmoille :

Eveillez-vous, gens qui dormez ;
Priez Dieu pour les trépassés !
Minuit vient de frapper ! (bis).

Le 31 décembre, le soir de Sylvestre, à minuit, le
guet saluait la nouvelle année :

Dieu vous donne la bonne année !
Bon guet, bon guet vous l'a gagnée.
Car la douzième heure a sonné :
Minuit, minuit !

Je rappellerai en passant que la même coutume
s'est perpétuée à Lausanne. On sait que, du haut de
la tour de la Cathédrale, le guet crie encore tous les
soirs :

C'est le guet ! Il a sonné dix, il a sonné dix !

Le 31 décembre, à minuit, il s'écrie :

C'est le guet ! Il a sonné mil neuf cent six !

D'ailleurs ce fameux chant n'était pas sans avoir
ses inconvénients. Je ne parlerai pas des gamins
qui, pour faire endéver le guet, attendait qu'il eût
crié : *ékûté s'k'i vò diré (Ecoutez ce que je vais
vous dire, et qui ajoutaient : bôtaxi vot' n'ê k'i vò
pâté ! (Bouchez votre nez (que) je veux péter !)*
Mais il est bien évident que lorsque le guet chan-
tait à un bout du village, les jeunes gens, amis du
tapage, savaient très exactement l'endroit où il se
trouvait ; ils ne se gênaient donc nullement de
faire des niches et de jouer des tours du côté op-
posé ; comme on ne peut être au four et au moulin,
ils avaient beau jeu et les farces d'aller leur train !
Ainsi que me l'écrivait un correspondant : « Pen-
dant que le guet de nuit chantait les heures à un
bout du village, les jeunes gens faisaient des farces
à l'autre bout. Evidemment c'était un moyen de
contrôle, mais ces farces ! Ah ! les belles farces !
J'ai vu ces choses et y ai participé. Malheureux les
gens naïfs ! On prenait des canards et on allait les
précipiter dans la cheminée d'une pauvre femme...
On démontait une voiture pièce par pièce et on la
remontait sur le faite d'un toit. On portait des vo-
lets sur un arbre. Une fois nous avions porté un
énorme tas de fagots devant la porte d'un bon vieux
couple ; le jour ne venait pas pour ces braves gens !
On allait taper à la fenêtre des maris jaloux et on
appelait la femme par des petits noms ; celle-ci
était battue et on riait. — C'est fini et sans que le
guet s'en mêle. C'est un fonctionnaire inutile qui
va faire *stérôbe* dans les auberges, attrape un verre
de vin, et c'est tout. C'est qu'aujourd'hui chaque
individu est son propre gardien, et si un faiseur de
farces est connu, on sait faire un procès-verbal et
le conduire devant le juge. Autrefois la victime
invitait encore ses bourreaux à prendre un petit
verre de *bonne*. Oui, oui, c'est fini ! »

... Actuellement, je ne connais plus guère qu'un
village où le guet de nuit fonctionnait encore comme
dans le bon vieux temps : c'est *Châtillon*, dans le
Val de Délemont. Et même là, il a existé ancienne-
ment une coutume fort originale ; je ne sais mal-
heureusement pas si la même chose s'est pratiquée
ailleurs. Voici : il n'y a pas de guet de nuit attiré ;
c'étaient les bourgeois qui, à tour de rôle, remplis-
saient cet office pendant une nuit et chantaient les
heures. La commune avait une vieille hallebarde
qu'on portait le soir chez celui qui devait prendre
le service ; ce dernier la gardait jusqu'au lendemain
soir, la passant alors à son voisin. — Plus tard, on
nomma un guet de nuit officiel, et les bourgeois
furent libérés de la corvée. En 1873, on fit comme
dans les autres communes et l'on supprima le chant
du guet.

Il nous faut donc en prendre notre parti et con-
stater que la chanson du guet de nuit a complète-
ment disparu dans le Jura et n'est plus qu'un
souvenir. ARTHUR ROSSAT.

Les huit jours de Bel-Air. — Depuis hier programme
tout nouveau au Kursaal, auquel le public est de
plus en plus fidèle. On applaudit fort les « Raimond-
Raimond », excentriques étonnants ; « M. Devries »,
un jeune ténor genevois, plein de promesses ;
« Mario et Zoraïde », sauteurs équilibristes ; les
« deux dogues », calculateurs et liseurs de pensées
du professeur français Castel. Jusqu'ici, les dames
semblaient avoir le monopole de la transmission de
la pensée ; aujourd'hui, les chiens leur font, paraît-
il, une sérieuse concurrence.

Deux comédies : *Les Boulingrin*, de Courteline,
et *Hors les lois*, nouveauté en vers de Marsolleau.
Pour finir, le vitographe, donnant des vues nou-
velles.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRA

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Horcard.
AMI FATIO, successeur.